



N° SAU/070 - 4 février 1965

CONSCIENCE PROFESSIONNELLE ET MORALE DU HAUT FONCTIONNAIRE MUSULMAN

Sujet à l'ordre du jour, puisque tout le monde doit avoir à cœur la bonne marche du pays. Les journaux signalent les manquements à la conscience civique, les lecteurs écrivent aux quotidiens pour stigmatiser les mauvais citoyens. Le président Bourguiba consacrait son discours du 19 janvier 1964 à la conscience morale, et en Algérie un éditorial de "Révolution africaine" (n° 65, 25/4/64) avait pour titre "Droits et devoirs des fonctionnaires". La littérature arabe classique a de quoi répondre à ces préoccupations : certaines œuvres d'une très haute qualité morale contiennent en effet ces valeurs sur lesquelles doit se fonder une saine et honnête administration.

C'est pourquoi nous donnons de larges extraits de l'épître sur "l'art des secrétaires", écrite par Abd el Hamid ibn Yahia.

Ce personnage très connu de la littérature arabe fut le secrétaire par excellence (al-kâtib), remplissant les fonctions d'un "Grand commis de l'État" comme premier secrétaire du Calife Marwan II, au temps des Umayyades de Damas. D'origine persane mais "client" (mawlâ) de la tribu de Qoreich, il commença, dit-on, par gagner sa vie en étant maître d'école itinérant. Il trouva ensuite un emploi dans l'administration Umayyade, à la Secrétairerie du Califat dirigée par Salim auquel il succéda. La révolte des Abbassides prenant de l'importance dans le Khorassan, Marwan conseilla à Abd el Hamid de rejoindre les nouveaux maîtres de l'heure, mais il refusa. L'opinion généralement répandue est qu'il partagea le sort du Calife : il fut emprisonné et exécuté en août 750.

Ce fonctionnaire fidèle fut un écrivain de premier plan. Contemporain d'Ibn al Muqaffa, persan comme lui, il fut à la naissance du genre et du style épistolaire - la risâla -, ou plutôt il ouvrit largement la voie à ce style qui comprenait déjà quelques précédents. Les œuvres de Abd el Hamid comptent entre autres six épîtres littéraires, quelques pièces de chancellerie et des lettres privées. L'auteur s'y révèle théoricien qualifié de la fonction publique et de la littérature relative aux "kuttâb" (secrétaires)¹. Par la suite, l'un des plus grands prosateurs de la littérature arabe. Jahiz (mort en 868), continuera ce style ; ainsi dans deux épîtres qui lui sont attribuées, "Éloge des secrétaires" et "Blâme des mœurs des secrétaires"².

Le "secrétaire" avait un rôle important à jouer. Non seulement il rédigeait les actes et la correspondance officiels, mais, selon sa place, il tenait la comptabilité, collectait l'impôt, servait de liaison entre le gouvernement central et la province, l'autorité et le peuple. Il devait agir avec beaucoup de souplesse et de diplomatie auprès du vizir ou du gouverneur. Il veillait par exemple à ce que les finances de l'État ne soient pas perdues dans des dépenses de pur prestige ; bref il devait être l'homme

¹ H. A. R. Gibb, article ABD al HAMID b. YAHIA dans l'Encyclopédie de l'Islam, t. I, nouv. édit.

² Ch. Pellat, "Une charge contre les secrétaires d'État attribuée à Jahiz" dans *Hespéris*, t. XLIII, 1956, 1^{er} et 2^{ème} trim., pp. 29-50.

intègre, ferme et incorruptible. Les secrétaires devinrent sous les Abbassides une caste importante où jouaient la brigue, les intrigues et les jalousies des gens sans scrupules et des faussaires. Jahiz par exemple a beau jeu d'écrire toute une épître pour en blâmer les mœurs et pour condamner par exemple, en tête d'une liste de falsificateurs, Abdallah Ibn Saâd, "secrétaire de l'Envoyé de Dieu", qui "dénatura les passages de la Révélation qui lui étaient dictés, si bien que Dieu révéla à son sujet quelques versets du Coran pour interdire de l'employer comme scribe".

L'épître d'Abd el Hamid sur l'art des secrétaires est assez courte quatre ou cinq grandes pages. L'auteur s'adresse à ses subordonnés, scribes du Califat. Son œuvre est un petit chef-d'œuvre de délicatesse, d'élégance, de simplicité et de sens de l'homme. Abd el Hamid connaît le milieu dont il parle : il sait ce qui lui manque et les qualités qui doivent y fleurir. Il a foi en sa profession et entend servir son maître avec honnêteté et conscience morale.

* * *

LE "VADE-MECUM" DU PARFAIT FONCTIONNAIRE³

La première chose qu'Abd el Hamid juge essentielle, parmi les qualités qu'il exige de ses subordonnés, c'est qu'ils aient une très haute idée de leur métier.

1° - Avoir une haute idée de son métier

"Que Dieu vous garde, ô secrétaires !, qu'Il veille sur vous, vous assiste et vous guide... En effet, Dieu vous a proposés aux fonctions les plus nobles, vous qui êtes gens d'éducation, de bravoure, de science et de pondération. C'est grâce à vous que toutes grandeurs du Califat trouvent leur bel ordonnancement. C'est par vous que ses affaires sont correctement dirigées. Par les conseils que vous prodiguez aux rois, Dieu améliore leur manière d'exercer le pouvoir, de mettre en valeur le pays. Le Pouvoir ne peut se passer de vous ; il ne trouve de gens compétents que parmi vous. Vous êtes pour les rois comme leurs propres oreilles, grâce auxquelles ils entendent ; comme leurs propres yeux par lesquels ils voient ; comme leurs propres langues, par lesquelles ils s'expriment ; comme leurs propres mains, par la force desquelles il leur est donné de sévir. Que Dieu vous fasse jouir longtemps de la noblesse qu'Il a attachée à votre métier et dont Il vous a gratifiés particulièrement, et qu'Il ne vous retire pas la grâce très pure dont Il vous a comblés si attentivement".

La fonction publique est certes un gagne-pain pour celui qui en fait partie au même titre que tout autre métier. Mais elle est loin de se limiter à cela : elle revêt une telle importance pour le pays et pour le peuple lui-même que celui qui en assume les responsabilités doit dépasser le plan lucratif pour considérer sa tâche comme une des plus nobles... et surtout comme une charge exigeante :

"Personne, parmi les gens des métiers les plus divers, n'a besoin de rassembler en lui-même autant de qualités et de vertus que vous, ô secrétaires. Car c'est de vous qu'il s'agissait dans la description que je faisais à l'instant de la noblesse de votre métier".

Les qualités de méthode et de précision, comme chez les scribes persans, se retrouvent entièrement dans cette lettre de Abd el Hamid ; jamais l'élégance du style et les considérations théoriques ne débordent le point de vue essentiellement pratique auquel il se place et qui l'intéresse au premier chef : disposer, pour la bonne administration des affaires de l'empire, d'un corps de fonctionnaires, répondant pleinement à ce que l'on attend de lui. Aussi n'est-il pas étonnant de le voir aborder, pour ainsi dire naturellement, les questions essentielles, celles qui concernent tout fonctionnaire de n'importe quelle époque, soucieux de remplir correctement et efficacement son devoir

³ Des extraits de cette "risâla d'Abd el Hamid ont été repris par Ibn Khaldoun dans ses *Prolégomènes*, trad. franç. II, pp. 29 et suiv. Ces passages ont été reproduits partiellement dans E. Dermenghem, *"Les plus beaux textes arabes"*, Paris, La Colombe, 1951, pp. 25-28 et G. Wiet, *"Grandeur de l'Islam"*, Paris, La Table ronde, 1961, pp. 76-77.

Nous reprenons purement et simplement la traduction des extraits et leurs commentaires donnés par la revue *"Faits et Idées"* (n° 118, 20 février 1960, La Source, Rabat), qui paraissait il y a quelques années, au Maroc. Le découpage et les sous-titres sont donc aussi de la revue.

d'État : sobriété du train de vie et intégrité, compétence professionnelle, entraide fraternelle et autres questions qu'il nous faut étudier de façon un peu plus détaillée.

2° - Sobriété du train de vie, intégrité.

La pente naturelle de l'homme, dès lors qu'il assume une certaine responsabilité à l'intérieur de la nation, est de mener un train de vie tel qu'il risque non seulement de se couper du peuple dont il est en fait le "serviteur", mais encore de contrevenir à la justice même, en dépassant la mesure de ses droits. Cela n'a pas échappé à Abd el Hamid, lui qui disait aux fonctionnaires de l'empire Umayyade

"Que personne parmi vous - dans tout ce qui constitue sa vie personnelle s manière de siéger, vêtement, moyens de transport, nourriture, boisson, logement, domestique, etc... - ne dépasse la mesure de ses droits. Car malgré l'honneur dont Dieu a entouré votre fonction, vous êtes des "serviteurs", et dans votre service, on ne peut supporter la négligence. Vous êtes des "gardiens", et l'on ne peut tolérer de votre part quoi que ce soit qui ressemble au gaspillage ou à la prodigalité. En tout cela, souvenez-vous du but auquel vous devez aspirer et que je vous ai rappelé. Que tout ce que je vous ai dit à ce sujet soit pour vous un soutien. Prenez garde aux conséquences désastreuses du gaspillage et du luxe : ils engendrent la pauvreté, ils avilissent et déshonorent ceux qui s'y adonnent, et particulièrement les secrétaires et les gens de lettres et d'éducation".

Le fait d'appartenir à la fonction publique n'est pas seulement un honneur. C'est surtout une exigence : une exigence de service. Le fonctionnaire est un "serviteur" : serviteur de l'État, serviteur du peuple. Comment pourrait-il dans sa vie personnelle se croire supérieur à eux ? Comment pourrait-il mener une vie fastueuse, alors que la majeure partie du peuple manque du simple nécessaire ? Comment pourrait-il se permettre le luxe dans ses moyens de transport, son habitation et tout ce qui constitue sa vie personnelle ?

Le fonctionnaire est "gardien" : gardien de l'honneur de l'État, gérant de ses affaires et de ses biens. Comment pourrait-il se permettre de dissiper les biens de la communauté, aux dépens de l'intérêt public et à son profit personnel ? La prodigalité et le luxe "engendrent la pauvreté". Pourquoi ? Parce que les circonstances changent, et celui qui se trouvait un jour mener une vie de faste se retrouvera un autre jour dans l'humiliation et la pauvreté, s'il n'a pas pris soin des affaires de l'État avec fidélité et dévouement. La prodigalité et le luxe "avilissent et déshonorent ceux qui s'y adonnent" car la beauté morale à laquelle Dieu nous a appelés est fondée sur la sobriété, l'intégrité, l'humilité, l'honneur et le service de la communauté.

3° - Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage...

Une autre chose très finement soulignée par notre auteur : le travail du fonctionnaire ne se limite pas au "train-train" du bureau et du contact quotidien avec les autorités supérieures ou la population. Bien au contraire : le parfait "secrétaire" se doit à lui-même, comme il doit aux autres, d'acquérir une solide formation et une culture personnelle authentique. Il ne doit pas se contenter de son acquis ou se reposer sur sa facilité naturelle mais travailler constamment :

"Que personne parmi vous ne prétende être à ce point au courant des affaires ou capable de porter la charge qui lui convient que, par le seul don de son intelligence ou par la seule valeur de son éducation ou par le seul bienfait de son expérience - il puisse juger d'une affaire avant qu'elle ne lui soit soumise ou prévoir les conséquences d'une décision avant qu'il ne l'ait prise. Au contraire, préparez soigneusement chaque question et pour chacun de ses aspects prenez les dispositions nécessaires. C'est pourquoi - ô secrétaires - rivalisez entre vous en vue d'acquérir toutes les formes d'éducation et de culture : approfondissez la religion en commençant par connaître le Livre de Dieu et ses prescriptions. Ensuite, sachez bien l'arabe, instrument choisi de votre langue. Ayez une écriture parfaite car c'est l'ornement de vos lettres. Récitez des vers, connaissez-en la signification cachée. Soyez au courant de l'histoire des Arabes et des non-Arabes, ce que l'on en raconte, la vie de ses grands hommes, car cela vous aidera à atteindre le but que vous vous proposez. Ne manquez pas de parfaire vos connaissances en calcul : c'est la base qui vous permettra de tenir correctement un registre d'impôts".

Il ne peut être question actuellement, bien sûr, d'appuyer sa compétence professionnelle sur une parfaite connaissance de la poésie et sur la perfection du style. C'était la chose nécessaire aux gens du second siècle de l'Hégire. La culture que l'on réclame de l'homme moderne est évidemment bien différente. Il nous fait seulement retenir cette idée principale - et dont Abd el Hamid se fait très profondément l'écho - à savoir que le travail du fonctionnaire ne se limite pas à ses heures de présence au bureau ou dans son secteur de travail : il est un effort perpétuel pour acquérir plus, une fois retiré dans la solitude de sa maison, de façon à remplir mieux, dans la suite, sa fonction.

4° - Esprit de fraternité et de service entre collègues.

L'esprit de corps est un mal s'il consiste à cloisonner les différentes administrations dans un exclusivisme, finalement nuisible à l'équilibre d'ensemble de la nation. Mais s'il veut dire entraide, estime mutuelle, esprit de fraternité et de service entre collègues d'une même fonction, il devient une nécessité professionnelle et surtout une exigence humaine. Abd el Hamid l'a bien senti qui donnait à ses subordonnés les conseils suivants :

"Gardez votre métier pur de toute bassesse ; ne vous laissez pas aller à la détraction, à la calomnie, aux propos malveillants au sujet des autres et à tout ce qui peut vous enraciner dans l'ignorance et la stupidité. Ne soyez pas orgueilleux, étroits d'esprit, vantards : la vanité, sans aller jusqu'à la haine, est cependant source d'inimitié. Aimez-vous les uns les autres en Dieu, dans votre métier exhortez-vous mutuellement à remplir vos fonctions encore mieux que ceux qui vous ont précédés, de la façon qui convient à des gens généreux, justes et nobles. Si l'un d'entre vous a quelque ennui qui le ronge, manifestez-lui votre sympathie, consolez-le jusqu'à ce que tout s'arrange pour lui et qu'il revienne à son état normal. Si l'un d'entre vous atteint par l'âge de la retraite, ne peut plus remplir sa fonction et rencontrer ses frères et collègues, visitez-le, vénérez-le, consultez-le, profitez de l'aide que son expérience et sa longue connaissance des choses peut vous apporter. Que chacun d'entre vous soit, à l'égard de celui qui l'a formé et auprès duquel il a trouvé assistance au moment où il en avait besoin, qu'il soit pour lui plus attentif qu'il ne l'est pour son fils ou son frère. Lorsqu'un travail est digne de louanges, laissez les louanges à celui qui les mérite. Si, par contre, il suscite le blâme, soyez prêt à supporter le blâme, même si ce n'est pas vous qui le méritez. Mais prenez bien garde de tomber vous-mêmes, de faire des faux pas, de vous laisser aller au dégoût, au moment des difficultés. Car les défauts - ô secrétaires - vous guettent davantage qu'ils ne guettent les lecteurs du Coran et ils vous sont plus nuisibles qu'ils ne le sont pour eux".

5° - Compétence professionnelle.

La première chose que l'on exigera d'un fonctionnaire, à n'importe quel échelon où il se trouve placé, c'est la compétence et la conscience professionnelle. Nous avons déjà vu combien Abd el Hamid donnait d'importance au souci que devait avoir le secrétaire de ne pas se reposer sur son acquis mais de se cultiver sans cesse dans le cadre de sa fonction, de façon à bien la remplir au moment voulu. Mais une connaissance théorique réelle de son métier ne suffit pas. Encore faut-il savoir appliquer convenablement ses connaissances dans la réalité quotidienne. Car, dit-il, "une maladie sérieuse guette toute administration: celle qui consiste à empêcher l'administrateur de mettre efficacement en œuvre sa science. " et sa compétence". En d'autres termes : connaître son métier, c'est bien. Savoir et pouvoir passer aux réalisations pratiques d'une façon correcte c'est le but final auquel doit tendre l'effort de tout fonctionnaire :

"Les affaires se ressemblent entre elles et l'une peut servir d'exemple à l'autre. Sachez donc utiliser au mieux - lorsque reviennent successivement des travaux du même genre - les fruits de votre expérience antérieure. Puis, dans votre manière de procéder, choisissez les voies les plus claires, celles dont les garanties sont les plus sérieuses et dont les conséquences sont les meilleures".

Ajoutons-y un certain nombre de qualités humaines fondamentales, qui doivent couronner toute compétence professionnelle : elles se résument toutes dans ce que l'on appelle la "conscience professionnelle" et le "sens du devoir" :

"Vis-à-vis de lui-même, comme vis-à-vis de son maître qui lui a confié toutes ses affaires importantes, le secrétaire doit satisfaire à un certain nombre d'exigences :

qu'il soit doux quand il faut être doux, perspicace quand cela est nécessaire, audacieux quand c'est le moment. de l'audace, sur la réserve lorsque la nécessité l'exige ; qu'il soit sobre, juste et droit ; qu'il soit discret et ne divulgue pas les secrets qui lui sont confiés. Qu'il soit fidèle au moment des épreuves, qu'il ait le don de prévoir les catastrophes. Qu'il sache remettre les choses à leur place exacte, juger des événements importants selon leur juste valeur. Qu'il ait approfondi chaque branche du savoir au point de l'avoir acquise parfaitement ou du moins d'en avoir une connaissance suffisante. Qu'il trouve le moyen de résister aux incitations naturelles à la laideur morale, grâce à une astuce sans défaut et à des moyens élégants".

6° - Connaissance des hommes et réalisme dans la manière de les conduire.

Cependant, dans certains domaines, la compétence professionnelle pure, celle du "technicien" - savoir tenir un registre d'impôts pour les secrétaires, au temps d'Abd el Hamid ; savoir interpréter correctement des statistiques, de nos jours par exemple - doit, sans disparaître, s'effacer derrière une autre compétence : celle qui consiste à savoir conduire les hommes. C'est là une chose qui, appuyée sur des qualités humaines naturelles, s'acquiert à force d'expérience : celle d'un cavalier connaissant parfaitement sa monture :

"Vous savez que le cavalier, s'il sait véritablement mener sa monture, la conduit en fonction de la connaissance qu'il a de sa nature si elle est rétive, il aura soin de ne pas l'exciter lorsqu'il la montera ; si elle est haute sur ses pattes arrière, il la surveillera du côté de ses pattes avant ; s'il craint qu'elle ne s'effarouche, il la surveillera du côté de la tête ; si elle a tendance à s'arrêter de façon brusque, il réfrénera son humeur avec douceur ; si par contre elle a une nature docile, il lui sera facile de la guider. Il y a là une leçon pour celui qui doit conduire les hommes, traiter avec eux, les expérimenter, les fréquenter intimement. Pour ce qui est du secrétaire, - vu son éducation, la noblesse de sa fonction, l'habileté de ses procédés, la délicatesse de ses rapports avec les gens qu'il côtoie - ceux qu'il cherche à comprendre lorsqu'il s'entretient avec eux, ou dont il craint l'impétuosité, il lui faut être bien plus bienveillant à leur égard, de façon à les traiter avec ménagement et à corriger leurs défauts, que le conducteur d'une monture : celle-ci en effet ne répond pas lorsqu'on lui parle, ne connaît pas de rectitude, ne comprend aucun langage, si ce n'est la manière dont son cavalier la mène".

La sociologie, la psychologie étaient inconnues comme "sciences" du temps de Abd el Hamid. Cependant, nous voyons par cette lettre que certains de leurs éléments étaient familiers aux gens du pouvoir à cette époque. Aussi se soumettre à la réalité, connaître véritablement l'âme des masses, leurs possibilités matérielles et spirituelles, c'est la base de toute "politique" digne de ce nom, politique dont le but final ne peut être la domination sur les pensées et les corps mais l'accord de tous dans la fraternité :

"Ayez un regard bienveillant. Utilisez toutes les ressources possibles de votre pensée dans un examen attentif des choses. Vis-à-vis de ceux dont vous constatez l'opposition, la lourdeur ou la dureté, sachez vous armer de la force de Dieu, jusqu'à ce qu'ils arrivent avec vous à un plein accord et que vous puissiez aboutir avec eux à la fraternité et à la clémence, s'il plaît à Dieu".

7° - La foi en la valeur du dialogue et de l'amitié.

En fonction de ce but suprême auquel doit tendre toute administration, nous pouvons dire que toute politique qui se veut bonne, humaine, efficace, doit être fondée sur la foi en des valeurs morales supérieures, situées au-dessus du peuple et de leurs guides naturels. La foi tout d'abord en la valeur du dialogue et de l'amitié :

"Qu'il juge selon la justice. Qu'il honore les hauts personnages. Qu'il sache être un gérant habile du trésor public et qu'il mette en valeur le pays. Qu'il soit l'ami du peuple, qu'il s'écarte de tout ce qui peut nuire au peuple. Qu'il soit, dans sa manière de tenir séance, humble et doux. Quand il lui faut percevoir les impôts ou faire valoir ses droits, qu'il soit bienveillant. Si l'un d'entre vous se trouve lié d'amitié avec quelqu'un qu'il en connaisse les qualités et, qu'elles soient bonnes ou mauvaises, qu'il lui accorde l'aide qui lui convient, celle d'un compagnon de travail et d'un ami".

8° - "Les hommes sont la famille de Dieu..."

La foi surtout en cette "étincelle divine" que tout homme porte en lui, car il est de la famille de Dieu :

"Si l'un d'entre vous se trouve investi d'un pouvoir de gouvernement ou qu'on lui ait confié la responsabilité d'une affaire quelconque concernant les créatures de Dieu et sa famille, qu'il ait constamment Dieu devant les yeux, qu'il s'applique à lui obéir. Qu'il soit pour le faible un compagnon attentif, pour l'opprimé un justicier. Car les hommes sont la famille de Dieu et Dieu n'aime personne davantage que ceux qui prennent soin de sa famille avec le plus d'amour".

ANNEXE

Dans l'épître qui lui est attribuée et où il "blâme les mœurs des secrétaires", Jahiz cloue au piloris quelques noms connus de hauts fonctionnaires de l'empire islamique ; il dénonce leur peu de conscience professionnelle et leurs procédés détestables pour tromper leur maître et le peuple.

De nos jours, on parle de "saboteurs", de "contre-révolutionnaires", d' "irresponsables", etc. Des stagiaires moniteurs ridiculisent "les bureaucrates" dans des sketches joués devant le petit peuple. Le président Bourguiba, dans un discours, donne des noms de fonctionnaires déferés à la Justice, certes, mais consacre surtout son exposé à la conscience morale.

REVOLUTION AFRICAINE (Alger), n° 74, du 27/6/64, éditorial : Portrait d'un bureaucrate.

"... C'est le vrai, le grand bureaucrate qui nous intéresse, celui qui a des fonctions dirigeantes et qui secrète jour après jour, le bureaucratisme, fruit permanent de son travail. Le bureau, comme il se doit, est la forteresse du bureaucrate. C'est là qu'il règne. Il y fourbit ses armes, c'est-à-dire ses dossiers, ses rapports et ses circulaires... Le bureaucrate sait interpréter lorsqu'il le juge nécessaire. Il sait suggérer la solution qui lui convient. Mais par-dessus tout il connaît la puissance du silence et de l'oubli. La force d'inertie est la force de frappe du bureaucrate. Le bureaucrate est, bien sûr, membre du Parti, mais pas un membre comme les autres. Le bureaucrate, assis dans son bureau, plane dans les sphères dirigeantes. Le Parti est en dessous de lui, très loin, monde insaisissable à qui on fait de temps en temps l'aumône d'une pensée ou d'un avis. Au mieux, le Parti lui apparaît comme l'émanation de sa propre personne, le reflet de ses propres opinions. De temps à autres, dans les moments solennels, le bureaucrate ne dédaigne pas d'invoquer la Révolution socialiste, qu'il assimile le plus souvent au maintien de l'ordre, c'est-à-dire au maintien de ses prérogatives de bureaucrate".

(L'éditorial continue en essayant de démontrer que le bureaucrate est ainsi un contre-révolutionnaire).

REVOLUTION AFRICAINE, n° 65, du 25/4/64, éditorial : Droits et devoirs des fonctionnaires.

"L'insuffisance de très nombreux fonctionnaires à l'égard de la mission qui leur est confiée est un des problèmes les plus graves et les plus difficiles que rencontrent les pays sous-développés nouvellement indépendants.

Devoir de compétence. - La nécessité de remplir les vides laissés en Algérie par le départ des fonctionnaires européens a conduit à un recrutement hâtif. Le militantisme, la bonne volonté ont pu suppléer certaines carences. Les meilleurs agents ont essayé de compléter leurs connaissances, seuls ou avec l'aide d'un ancien. Mais on doit constater que le devoir de compétence n'est pas ressenti par tous avec une grande acuité. Or le problème se trouve posé pour la majorité des fonctionnaires et à tous les échelons de la hiérarchie... Il importe, semble-t-il, que le statut général de la fonction publique, qui est en préparation, insiste sur le devoir de compétence des fonctionnaires et ne donne pas aux agents en place la certitude de rester à leur poste ou d'être promis à un grade supérieur, même si une insuffisance est constatée... La révocation pour insuffisance professionnelle ne devrait pas être exclue de ce statut".

ALGER REPUBLICAIN, 17 septembre 1964, dans le Courrier des lecteurs, une lettre parmi d'autres (de Bekouche A... 21, av. des Consuls, Bab el Oued et Gherbi M... 11, rue Debbih, Alger) : Chaque fonctionnaire est un représentant de l'Etat.

"Je me pose la question : Pourquoi la grande majorité de la jeunesse travaille dans l'administration ? Je ne généralise pas, mais je reproche à certains jeunes gens et jeunes filles qu'ils doivent comprendre que l'administration est une école pour des gens sérieux. La plupart de nos jeunes prennent l'administration pour un centre de repos. Non, ils se trompent, car nous, nous sommes là pour voir des jeunes filles et des jeunes gens se coiffer à longueur de journée ou alors faire des gestes et s'empêchant de travailler. Nos frères et nos sœurs doivent réfléchir un peu. Qu'ils se demandent à chaque fin de mois en touchant leur traitement "s'ils l'ont gagné honnêtement", car n'oubliez pas que l'argent que vous avez reçu a fait travailler tout le peuple algérien, du docker au président. Je ne fais la distinction de personne : chaque fonctionnaire est un représentant de l'Etat, c'est à lui d'élever son Algérie durement gagnée.

"Ton bureau n'appartient pas à ton directeur, ni à toi, ni à moi ou à n'importe quel Algérien. Chaque Algérien et Algérienne est responsable de son poste. L'Algérie appartient à tout Algérien qui veut la construire, mais l'Algérie n'a pas besoin de gens pour la détruire. Que tu sois dans un bureau ou fellah, fais ton devoir. Si tu étais jeune à l'heure de la lutte de libération, tu as un deuxième combat. Construis, travaille, mais avec cœur. Ou alors laisse la place à de bonnes volontés".

EL MOUDJAHID, 14 mars 1964, dans le Courrier des lecteurs, une lettre d'Alger : Personne ne prend l'initiative.

"...Le mal est que personne ne prend l'initiative. Chacun attend que tel ou tel donne l'exemple, cesse de s'enrichir aux dépens de ses frères, d'étaler sa richesse et sa morgue sous le nez de la misère. Chacun pense : "Pourquoi serais-je le premier ? Lorsque tel fonctionnaire qui jouit de hautes protections changera ses mœurs je le ferai aussi... ", et de sourire d'un air entendu. On rencontre la même attitude lorsqu'on demande un surcroît de travail chacun se cache derrière son voisin et attend qu'il se présente comme volontaire..."

RESOLUTION DU 1^{er} CONGRES de la Fédération des travailleurs municipaux d'Algérie, 17-18 octobre 1964. Cf. *Alger républicain*, 20 octobre 1964. Les critères.

(Les seuls critères qui doivent guider le choix des cadres sont)

- "... La compétence et l'efficacité (...)
- Les qualités professionnelles et intellectuelles.
- L'honnêteté et l'esprit d'initiative.
- La discipline et le dévouement à la cause de la révolution socialiste.

(Le Congrès) insiste particulièrement sur le rôle des employés et travailleurs municipaux dans le fait qu'ils ne doivent pas se contenter d'attendre passivement leur mois, mais de se pénétrer de cette idée qu'ils ont une mission permanente à remplir avec une haute conscience professionnelle et enfin un esprit soutenu de responsabilité qu'ils doivent avoir toujours présent à l'esprit qu'ils sont les serviteurs des masses laborieuses et non pas détenteurs d'un pouvoir supérieur".

Président Habib BOURGUIBA Discours du 19 janvier 1964 sur La conscience morale (cf. *"Confluent"*, n° 40, avril 1964, pp. 323-333). Extraits.

(Le président se demande s'il a accordé une attention suffisante au problème essentiel de la conscience morale pour la pérennité de la Nation).

"... Je crains pour l'Esprit, pour la conscience morale. De même que, naguère, j'ai tenu à ce que l'enseignement fût doublé d'un travail d'éducation en profondeur, de même aujourd'hui je voudrais qu'enseignement et éducation aillent de pair avec le développement de la conscience morale. C'est que la science est une chose et la conscience morale en est une autre. On trouve des gens peu cultivés mais pourvus de conscience morale. L'inverse est également vrai. Je ne sais lesquels sont préférables,

mais mon vœu est que science et conscience aillent de pair. Depuis longtemps je me proposais de prononcer à l'intention des jeunes cadres une conférence à ce sujet. En effet, l'évolution intellectuelle dont nous sommes les promoteurs et qui reste l'objet de tous nos soins serait imparfaite si elle ne reposait sur un fondement moral.

... Jadis la religion servait de garde-fou. Le châtiment dans l'au-delà inspirait une crainte salvatrice et les promesses du paradis retenaient sur la pente du péché. On avait peur de contaminer toute une fortune par quelque bien mal acquis. La conscience morale se confondait avec le sentiment religieux. Hélas, de nos jours, ce sentiment a beaucoup perdu de sa vigueur... Livré à lui-même, l'individu a de plus en plus tendance à considérer l'argent comme sans odeur ; il cherche alors à l'acquérir par quelque moyen que ce soit. Voilà le péril. Ce que je crains par-dessus tout, c'est que la transformation des mentalités, dans un souci de progrès intellectuel et de promotion sociale, ne soit payée par la perte de tout sens moral. Dès lors ce serait la loi de la jungle. La cohésion de la Nation n'y pourrait survivre et l'édifice aurait tôt fait de se lézarder. Le seul frein dans ce cas serait la peur, insuffisamment opérante à elle seule, de la justice, en l'absence de tout autre frein intérieur. Or c'est dans sa propre conscience que chacun devrait puiser la force nécessaire pour réduire ses convoitises et triompher de ses mauvais instincts.

... Il est une catégorie de Tunisiens qui, plus que les autres, ont besoin de se parer des hautes vertus morales, car les préjudices que leurs manquements pourraient causer à la collectivité sont d'une gravité exceptionnelle. Ce sont les agents de l'Etat. (Le président loue alors les fonctionnaires probes et stigmatise, en donnant leurs noms, ceux qui versent dans la concussion)... Il faut à tout prix éviter que notre socialisme échoue non point par suite d'erreurs de conception mais par la faute de certains agents d'exécution".



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
--